LE FIGARO

Le 9 octobre 2025
par Florence Vierron

Matthieu Ricard :

« J'aimerais être en tête-à-tête avec Trump ou Poutine pour discuter »

Le moine bouddhiste, traducteur du dalaï-lama, sort un nouveau livre de photos et expose dans une galerie à Paris. Il revient sur soixante ans de pratique photographique et porte un regard acéré sur notre époque.

Devenu célèbre après Le Moine et le Philosophe, livre d'entretiens avec son père, Jean-François Revel, Matthieu Ricard semble infatigable du haut de ses 79 ans. Alors qu'il fête les 25 ans de son association Karuna-Shechen, qui aide 500 000 personnes par an en Inde, au Népal et au Tibet, il sort un livre de photos, Lumière (Allary Éditions), avec 90 clichés qui retracent soixante ans de pratique. Et Françoise Livinec l'expose dans sa galerie parisienne : « En donnant sa vie à un lieu dans l'Himalaya, Matthieu accède à l'essentiel dans ses compositions entre abstraction et figuration. Son travail s'inscrit naturellement dans la ligne esthétique de la galerie. »

Lumière est votre quinzième livre de photos et vous avez souvent été exposé. Le faire dans une galerie parisienne, qu'est-ce que ça change ?

Que ce soit une galerie, un festival où défilent 40 000 personnes en trois jours ou au Musée du Louvre, ça ne change rien. Ce qui est important, c'est de partager ces images.

C'est vrai qu'une galerie me donne un statut, d'autant que j'ai l'habitude qu'on ne me considère pas comme un photographe (Rires). J'ai fait une quinzaine de livres de photos, et pourtant, quelqu'un me faisait remarquer récemment qu'il n'y avait pas beaucoup de texte dans Lumière et me demandait qui avait fait les clichés ! Mais depuis que j'ai exposé aux Rencontres d'Arles (en 2018, dans une structure en bambou, NDLR), ça arrive moins souvent. Ce qui est important, c'est la façon dont je me considère.
Justement, vous vous dites moine bouddhiste, docteur en génétique cellulaire, fondateur de l'association Karuna-Shechen, traducteur et photographe.

Vous vivez donc plusieurs vies en une seule ?

Si je regarde mon maître spirituel Dilgo Khyentsé Rinpoché, on a l'impression qu'il en vivait cinq à la fois. Il enseignait constamment, il a fait trente ans de retraite solitaire, il a inspiré la construction de différents monastères et a écrit 25 volumes de manuels de pratique spirituelle et de commentaires sur des textes fondamentaux. Disons que je suis à l'aise avec la physique quantique parce que je l'ai étudiée.
Il est rare que je parte pour faire uniquement de la photo. En revanche, j'accepte des invitations dans les endroits où je vais pouvoir pratiquer ma passion.

Matthieu Ricard comment trouvez-vous le temps de pratiquer cette passion ?
On ne prend pas des photos, ce sont elles qui vous prennent. Dans mon ermitage de 9 m' (il vit entre le Népal et le Bhoutan, NDLR), c'est facile. Si je vois une belle lumière le matin, mon appareil est à portée de main. Aujourd'hui, je fais attention à mon bilan carbone. J'accepte uniquement des invitations dans les endroits où je vais pouvoir pratiquer ma passion. Mais quand je suis dans la nature, j'ai toujours mon appareil. En plus, le numérique m'a libéré, même si je ne mitraille pas pour rien. Après, je trie beaucoup et j'ai en tête ce que Cartier-Bresson disait souvent à son épouse Martine Franck: « Ne garde jamais une photo que tu ne veux pas voir publiée »

Vos clichés de paysages nous font voyager de la Dordogne au Bhoutan, en passant par l'Islande, la Patagonie, le Portugal et l'Alaska. Elles nous montrent l'infiniment grand comme l'infiniment petit.
La beauté de la nature est donc partout ?

Nous avons tous en nous ce que l'on appelle « la biophilie », qui est l'amour de la nature. C'est là où l'on voit comment les éléments sont en interdépendance. Pendant longtemps, je suis passé à côté des arbres sans faire attention aux écorces.
Or il y a un incroyable dessin dedans. Je le voyais, mais je ne le regardais pas. Au bout de soixante ans, on apprend non seulement à voir, mais à regarder. J'aimerais bien voir un portrait de Socrate ou de saint François d'Assise, parce que je pense que leur regard et leur visage diraient beaucoup de ce qu'ils sont.

Vos portraits ne montrent que des enfants ou des personnes âgées. Pourquoi ?

Les enfants sont tellement spontanés, particulièrement en Asie ! J'ai vu beaucoup de souffrance, bien sûr, surtout en Inde. Pourtant je ne l'ai pas capturée alors que c'est important pour alerter les consciences. Mais j'ai envie de partager quelque chose qui donne confiance dans la nature humaine, d'encourager un monde plus altruiste et plus solidaire. Le sourire d'un enfant innocent le rend totalement transparent et les personnes âgées ont un peu laissé tomber les ambitions mondaines.
J'ai beaucoup immortalisé aussi mes maîtres spirituels. Ils ne répondent pas aux canons de la beauté hollywoodienne, mais leur sagesse transparaît dans ces portraits.

La banalité du bien a-t-elle été définitivement effacée ?

Il y a des obstacles un peu insurmontables actuellement, c'est vrai. Mais la paix extérieure ne peut pas commencer avant la paix intérieure. Le Bouddha a dit que si la haine répond à la haine, la haine ne cessera jamais. Donc, il faut arriver à briser ce cycle. Il y a assez de morts et assez de souffrance. Un jour, on m'avait demandé avec qui j'aimerais être enfermé en tête-à-tête dans une pièce. J'avais répondu : Saddam Hussein. Aujourd'hui, je dirais Trump ou Poutine ! Il faut essayer de discuter avec eux, on ne sait jamais. Comme Martin Luther King, je fais des rêves.

Comment faire pour se protéger des mauvaises nouvelles ?

Moi, je regarde la BBC, mais je suis un peu un citoyen du monde. Remarquez, ce n'est pas un titre très glorieux! Je me sens plus concerné par les problèmes globaux de la planète que par les nouvelles locales. Sinon, je ne surfe pas sur internet et je ne suis jamais allé sur les réseaux... Comment dit-on ? Les réseaux antisociaux ? (Rires.)
Le problème, à notre époque, c'est que nous sommes fascinés par les mauvaises nouvelles, qui sont alimentées par les algorithmes. Et en plus, elles se propagent instantanément. Évidemment, les guerres que l'on vit sont d'un barbarisme invraisemblable. Mais si on ne vous montre que des bonnes nouvelles, on regarde à peine. Un jour, j'ai donné une conférence gratuite sur l'altruisme à Genève. Il y a eu une échauffourée pour avoir des places, vous imaginez ! Eh bien, on en a parlé pendant deux semaines.

Où en êtes-vous du voyage de votre vie qui a commencé en 1967 à Darjeeling ?

La longueur du chemin importe peu. Ce qui compte, c'est d'avoir le sentiment profond qu'on est dans la bonne direction. Je suis très reconnaissant envers mes maîtres spirituels, grâce à qui j'ai commencé ma grande aventure. Je suis loin du but, mais je peux mourir en paix parce que j'ai rencontré des êtres extraordinaires. Rien que ça, ça donne du sens à ma vie.

Lumière, Allary Éditions, 200 p., 32 €.
Exposition à la Galerie Françoise Livinec (Paris 8»), du 10 octobre au 15 novembre.

La rédaction vous conseille :

Matthieu Ricard: «Le voyage nous ouvre les yeux sur notre humanité commune»
Le moine bouddhiste Matthieu Ricard expose en photos sa conception de la beauté